

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1931

THÈSE

N°

499

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Michel LUXEREAU

Né le 20 avril 1906, à La Motte-Beuvron (Loir-et-Cher)

De quelques croyances populaires

sur la

Grossesse et l'Accouchement

Président : M. COUVELAIRE, professeur

ÉDITIONS MÉDICALES NORBERT MALOINE
27, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 27

PARIS, 1931

104

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1931

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Michel LUXEREAU

Né le 20 avril 1906, à La Motte-Beuvron (Loir-et-Cher)

De quelques croyances populaires

sur la

Grossesse et l'Accouchement

Président : M. COUVELAIRE, professeur

ÉDITIONS MÉDICALES NORBERT MALOINE
27, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 27

PARIS, 1931

DOYEN... M. BALTHAZARD

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale . . .	GRÉGOIRE.
Physiologie	BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales ¹	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	LENORMANT.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.	Maurice VILLARET.
Clinique médicale.	{ CARNOT.
	{ BEZANÇON.
	{ ACHARD.
	{ Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants.	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	{ DELBET.
	{ CUNÉO.
	{ LEJARS.
	{ GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique.	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	{ COUVELAIRE.
	{ BRINDEAU.
	{ JEANNIN.
Clinique gynécologique ¹	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique.	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.	SERGENT.
Clinique de la tuberculose.	Léon BERNARD.
Professeurs sans chaire	{ MAUGLAIRE.
	{ MULON.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE. Neurologie et Psychiatrie.
 AUBERTIN. . . Pathologie médicale.
 BÉNARD (H.) Pathologie médicale.
 BROCCQ . . . Pathologie chirurgicale.
 BRULE . . . Pathologie médicale.
 BUSQUET . . Pharmacologie.
 CADENAT . . Pathologie chirurgicale.
 CATHALA . . Pathologie médicale.
 CHABROL . . Pathologie médicale.
 CHAILLEY-BERT. Physiologie.
 CHEVALLIER. Pathologie médicale.
 DOGNON. . . Physique.
 DONZELOT . . Pathologie médicale.
 ÉCALLE . . . Obstétrique.
 FEY Urologie.
 GASTINEL . . Bactériologie.
 GATELLIER . . Pathologie chirurgicale.
 DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie chirurgicale.
 GIROUD . . . Histologie.
 HARVIER. . . Pathologie médicale.
 HAZARD . . . Pharmacologie.
 HOVELACQUE Anatomie.
 HUGUENIN. . Anatomie pathologique.
 HUTINEL. . . Pathologie médicale.
 JOANNON. . . Hygiène.

MM.

LABBÉ (Henri) Chimie biologique
 LAROCHE (G.) Pathologie médicale.
 LEVEUF . . . Pathologie chirurgicale.
 LÉVY-VALENSI. Neuro-psychiatrie.
 LIAN. Pathologie médicale.
 MILLOT . . . Histologie.
 MONDOR. . . Pathologie chirurgicale.
 MOREAU. . . Pathologie médicale.
 MOULONGUET. Pathologie chirurgicale.
 MOURE. . . . Pathologie chirurgicale.
 OBERLING. . Anatomie pathologique.
 OLIVIER. . . Anatomie.
 PIÉDELIÈVRE Médecine légale.
 PORTES . . . Obstétrique.
 QUÉNU. . . . Pathologie chirurgicale.
 RICHEL. . . . Physiologie.
 SANNIÉ . . . Chimie biologique.
 SÉZARY . . . Dermatologie et Syphiligraphie.
 VALLERY-RADOT
 (Pasteur) . . Pathologie médicale.
 VAUDESCAL. Obstétrique
 VELTER. . . . Ophtalmologie.
 VERNE. . . . Histologie.
 VIGNES. . . . Obstétrique.

III.—AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

GUÉNIOT. . . Obstétrique.
 LEQUEUX . . Obstétrique.
 LEROUX. . . Anatomie pathologique.

MM.

NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie
 RETTERER. . Histologie.
 ZIMMERN. . . Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.

ABRAMI. . . Clinique médicale.
 CHIRAY. . . Clinique médicale.
 DEBRÉ. . . Clinique médicale.
 DUVOIR. . . Clinique médicale.
 BASSET. . . Clinique chirurgicale.
 CHEVASSU. Clinique chirurgicale.
 HEITZ-BOYER. Clinique chirurgicale.

MM.

MATHIEU. . . Clinique chirurgicale.
 MOCQUOT. . . Clinique chirurgicale.
 PROUST. . . Clinique chirurgicale.
 SCHWARTZ. . Clinique chirurgicale.
 LE LORIER. Clinique chirurgicale.
 LEVY-SOLAL. Clinique obstétricale.
 METZGER. . . Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans chaire	{	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY		Stomatologie,
CHAILLEY-BERT, Agrégé .		Education physique.
LEDOUX-LEBARD		Radiologie clinique
WEIL-HALLÉ		Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE, A MA MÈRE

*En témoignage d'affection pro-
fonde et de gratitude pour tout ce
qu'ils ont fait pour moi.*

A MA SŒUR

MEIS ET AMICIS

A TOUS MES MAITRES
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE ET DE L'HOPITAL
DE TOURS

et en particulier

A M. LE DOCTEUR BOSC

Médecin-chef de l'Hôpital de Tours

In memoriam

A M. LE DOCTEUR GUILLAUME-LOUIS

Directeur de l'École de Médecine

Chirurgien-chef de l'Hôpital

Notre premier maître dans nos études médicales, en témoignage de respectueuse admiration et de reconnaissance pour son précieux enseignement et la bienveillance qu'il nous a toujours témoignée.

A M. LE DOCTEUR TILLAYE

Professeur de Pathologie chirurgicale

Chirurgien-chef de l'Hospice d'enfants de Clocheville

Qui pendant près de deux ans nous a prodigué ses conseils et s'est acquis par sa bienveillante sollicitude, notre très respectueuse affection; en témoignage de vive gratitude.

A M. LE DOCTEUR A. VIALLE

Professeur de Bactériologie et d'Anatomie pathologique

Directeur du Laboratoire Central

Médecin-chef du dispensaire antivénérologique

*Qui, ne ménageant ni son temps,
ni ses conseils, a su nous intéresser
aux travaux de laboratoire ; qu'il
veuille trouver ici l'assurance de
notre admiration et de notre affec-
tueuse gratitude.*

A M. LE DOCTEUR CHEVET

Chirurgien-chef de l'Hôpital

A M. LE DOCTEUR FAIX

Accoucheur en chef de la Maternité

Professeur de Clinique obstétricale

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX
ET A LA FACULTÉ DE PARIS

et en particulier

A M. LE PROFESSEUR COUVELAIRE

Professeur de Clinique obstétricale
de la Faculté de Médecine de Paris

Membre de l'Académie de Médecine

Officier de la Légion d'honneur

*Qui nous a fait le très grand hon-
neur d'accepter la présidence de cette
thèse.*

A M. LE DOCTEUR DEVRAIGNE

Accoucheur en chef de l'Hôpital Lariboisière

*Qu'il veuille trouver ici l'expres-
sion de notre vive reconnaissance
pour son précieux enseignement et
les conseils qu'il nous a donnés pour
ce travail.*

A M. LE DOCTEUR PAPILLON

Médecin-chef de l'Hôpital Trousseau

*Hommage respectueux de notre
profonde admiration et de notre gra-
titude pour la bienveillance qu'il nous
a toujours témoignée dans son service.*

De quelques croyances populaires sur la Grossesse et l'Accouchement

INTRODUCTION

Les grands problèmes biologiques ont toujours suscité chez l'homme une vive curiosité, un grand désir de connaître; la naissance... la vie... la mort... phénomènes pleins de mystères, énigmes insolubles qui se présentent à chaque instant, qui sont à la base de toutes les religions et que depuis tant de siècles qu'il y a des hommes et qui pensent, personne n'a jamais pu éclaircir à fond.

Les grands savants, les penseurs célèbres, philosophes, théologiens, s'y sont épuisés. Ces questions ont donné naissance à d'innombrables travaux, à des polémiques célèbres, voire même à des conflits sanglants... en vain ! Le Problème a été reculé toujours plus loin, jamais résolu.

Le Peuple lui aussi s'est intéressé à la question, mais, impropre à de hautes spéculations de l'esprit, ignorant tout de l'analyse, il a utilisé pour cette tâche les outils dont il disposait : son robuste bon sens et son esprit d'observation. C'est là tout l'empirisme, simple constatation dépouillée de préten-

tion et même dans une certaine mesure, aveu d'impuissance.

Ces observations populaires ont porté sur tous les phénomènes inexplicables de la vie, sur le corps humain, sur les maladies, sur la mort ; mais c'est surtout sur le grand mystère de la naissance qu'on les trouve partout, les plus nombreuses et les plus nettes. Elles se sont fidèlement transmises de génération en génération et nombre d'entre elles n'ont pas varié, d'aussi loin qu'on les puisse retrouver. D'autres, au contraire, se sont déformées considérablement si bien qu'on n'en discerne que difficilement l'origine et qu'on les explique mal. Fondées ou non, elles n'en sont pas moins pour la plupart fortement accréditées dans la Masse, surtout dans les campagnes où le Progrès et l'Instruction, n'en sont pas encore venus à bout.

C'est quelques-unes de ces croyances populaires, ayant trait à la grossesse et à l'accouchement, que nous avons voulu exposer dans ce travail, bien fragile étude d'un si vaste et si intéressant sujet.

Où commencer notre exposé ? Au moment de la grossesse avérée... ? Ce serait négliger les superstitions si fortes et souvent si pittoresques concernant la stérilité ; c'est pourquoi nous avons cru devoir, dans un premier chapitre, traiter quelques pratiques et coutumes passant pour favoriser la conception.

Nous verrons ensuite les conseils que reçoit et les soins dont est entourée la femme enceinte, dans son intérêt propre, mais surtout dans celui de

l'enfant ; chapitre d'hygiène populaire de la grossesse.

La dernière partie sera consacrée à l'accouchement, aux suites de couche et aux premiers soins à donner à l'enfant.

Nous avons été témoin, au cours de quelques remplacements faits en Touraine de certaines de ces croyances et c'est ce qui nous a donné l'idée de cette thèse. Beaucoup de renseignements, enfin, nous ont été aimablement fournis par certains docteurs, installés depuis longtemps à la campagne ; qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de notre vive gratitude et nos remerciements.

LA STÉRILITÉ

Aussi loin qu'on remonte dans l'antiquité on trouve des traces de la préoccupation des peuples et des individus pour le grand problème de la stérilité. Ce souci s'explique suffisamment par le désir de perpétuer le nom et la race, mais aussi et surtout pour des raisons sentimentales, une naissance étant fêtée dans tous les foyers, à de rares exceptions près, comme un événement des plus heureux. Rappelons-nous les vers si connus de V. Hugo :

Lorsque l'enfant paraît le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux...

Ce charme qu'amène avec lui l'enfant dans le foyer c'est le grand désir de l'immense majorité des ménages et surtout de la femme, aussi il est naturel de voir combien a toujours été en honneur le culte stérilaire et suivies les multiples pratiques passant pour favoriser la conception.

L'opothérapie, si fort en honneur depuis quelques années était déjà connue des anciens et utilisée, entre autres indications, contre la stérilité puisque Pline dans son *Traité d'Histoire naturelle* recommande

aux femmes infécondes l'ingestion d'ovaires d'hyènes qui non seulement devaient apporter des modifications profondes du système génital, mais encore agissaient comme aphrodisiaque.

Albert le Grand, de l'Ecole de Paris dans *Les admirables secrets de la médecine avec les vertus et les propriétés des animaux et des végétaux* préconise la matrice ou les testicules de lièvre, séchés et pulvérisés, pris dans du vin. Il faisait prendre en même temps au mari, des testicules de porc, traités de la même façon.

Au ^{xvii}^e, Duchesne, Sieur de Moranie, de Lyse-rable et de la Violette, conseiller et médecin du roi, recommande la matrice de loup et les testicules de castor qui passaient pour particulièrement prolifiques.

Nous ne pouvons que nous incliner devant ces précurseurs. Jusqu'à quel point ce traitement peut-il être efficace, serait à discuter, mais il est raisonnable et même scientifiquement fondé puisqu'on le reprend maintenant. Il n'en est pas de même des croyances que nous allons exposer maintenant.

Le Paganisme fit naître un culte qui devint rapidement fort en honneur, celui de la Force génératrice ; on en a retrouvé d'innombrables témoins : amulettes phalliques, grossières images de pierre, de bronze, voire même d'or qui passaient pour éloigner les pires calamités mais avaient une vertu toute spéciale contre la stérilité. Des menhirs et autres pierres grossièrement cylindriques épousant

vaguement la forme d'immenses phallus furent érigés qui devinrent des sujets de pèlerinage et d'adoration pour les femmes stériles qui en attendaient la fécondation.

C'est surtout en Bretagne qu'abondent ces pierres et beaucoup d'entre elles ont conservé jusqu'à nos jours leur prétendue vertu et leurs fidèles.

A Maël Pestivien (Côtes-du-Nord) deux imposants piliers commandent un vaste paysage ; ils présentent une sorte de saillie travaillée de main d'homme et contre laquelle les femmes viennent se frotter le ventre pour faire cesser leur stérilité (Henry Martin).

Au menhir de Kerveatoux à Plouarzel (Finistère) se rendent les nouveaux mariés dans la première nuit de leurs noces. Ils se devêtent en partie, puis la femme d'un côté, le mari de l'autre, se frottent le ventre contre une des saillies. L'homme en agissant ainsi prétend avoir des enfants, mais des garçons plutôt que des filles, la femme, elle, espère non seulement devenir mère mais être la maîtresse au logis (P. Sebillot).

Mêmes cérémonies au menhir situé près du bourg de Moëlan (Finistère) ; à la « Pierre de Chantecoq », près de Gallardon (Eure-et-Loir) ; à la « Pierre du Joux » à Bresnay non loin de Moulins ; au « Vit de Chal » menhir au nom prédestiné érigé à Saint-Germain Lembron dans l'arrondissement d'Issoire ; à la « Roche de Chaudefour », à Saint-Nectaire.

Au hameau de Tacros à Saint-Gilles (Puy-de-

Dôme) se dresse la pierre de « San Fonti », menhir formé d'une colonne basaltique très célèbre dans la contrée et qui reçoit lui aussi les hommages lubriques des hommes impuissants et des femmes stériles. A Authy, en Haute-Savoie, les femmes infécondes allaient, il n'y a pas bien longtemps encore, se frotter en se laissant glisser, jupes retroussées, le long d'une des faces inclinées de la Pierre des Baraques. On y voit, dit Jacquot dans la *Revue des Traditions populaires*, une partie très glissante qui semble avoir servi à des générations multiples de femmes stériles... à moins que ce ne soit d'enfants en veine de s'amuser...

Nous pourrions citer de nombreux exemples de ces pierres phalliques qui d'ailleurs portent souvent des noms qui indiquent bien leurs vertus présumées : Roche de la Pucelle, Pierre de l'homme, Pierre aux femmes, aux filles... aux épousées, etc.

Concuremment aux pierres, mais en moins grand nombre, certaines fontaines furent l'objet d'adoration païenne ; c'est ainsi que l'eau de la Fontaine de Pamproux permet aux femmes stériles qui viennent en boire le soir, d'avoir des enfants ; mais elle est dans un endroit assez écarté, à l'abri des regards indiscrets ce qui explique qu'un tel pèlerinage puisse être parfois réellement fécondant !

A son avènement, le Christianisme s'éleva contre ces pratiques impies : Saint Augustin, Saint Eloi lancèrent l'anathème contre ces croyances, Charlemagne les interdit par décret... ce fut en vain. La

coutume, plus forte, persista. Devant cet échec, l'Eglise transforma à son avantage le culte qu'elle ne pouvait empêcher, le sanctifia. Elle planta la croix sur les pierres, plaça les statues de ses saints près des fontaines.

A Locronan les femmes stériles pendant les nuits de nouvelle lune se couchent, les bras en croix, face au ciel, sur un dolmen de granit. Elles passent ainsi des heures entières, priant Saint Ronan de les rendre mères.

L'eau des Fontaines de Saint-Walburge et de N. D. Réclesne de Ressertene dans le Morvan apportaient elles aussi la fécondité. Elles avaient une telle réputation que des couvents, bâtis à proximité vivaient en partie des aumônes que laissaient les fidèles. Les mauvaises langues insinuaient même que c'est depuis la disparition des couvents et le départ des moines que ces fontaines avaient perdu leur vertu !

La plupart des prières adressées à ces saints n'a d'ailleurs pas complètement dépouillé la primitive superstition païenne et s'accompagne souvent de gestes qui, s'ils semblaient naturels avant elle, surprennent dans la religion chrétienne.

Les femmes, dans l'Indre, vont en pèlerinage à l'église du Blanc, et passent un doigt dans le trou de Saint Genitour, foré dans le portail, nom et geste symbolique : citons aussi le célèbre pèlerinage de Rocamadour où les femmes stériles vont agiter dans un sens déterminé le « verroul » du sanctuaire, et

celui, moins connu, de « Lou carrouy » de Saint-Pierre d'Angoulême.

Aux environs de Pleubian (C.-du-N.), est une statue de Saint Nicolas, pendue au bout d'une corde. Le jour du pardon, les paysannes, tour à tour, viennent se frotter le ventre, après avoir relevé leurs jupes, avec la statue vermoulue.

La même croyance et les mêmes pratiques existent à l'égard de sainte Marguerite à Poullaouen, Sainte Anasthasie à Lompaul, Sainte Brigitte à Spezet.

A Collarec il faut faire trois fois le tour de la chapelle de Sainte Marguerite avant le lever ou après le coucher du soleil. A chaque tour rentrer dans le sanctuaire pour réciter cinq *Pater* et cinq *Ave* ; cela fait, toucher avec le nombril mis à nu la statue de la sainte, se confesser et déposer une offrande.

A Queaux dans la Vienne, la statue utilisée représente un moine d'un ancien couvent de Cordeliers.

Dans la petite église romane de Veudre près de Moulins, les femmes stériles vont, la nuit, demander à devenir mères devant l'autel de Saint Foutin, ou bien dans les ruines de l'abbaye de l'Ordre des Prémontrés, fondé par Saint Gilbert, époux modèle et bon père.

A Deols près de Châteauroux, les candidates à la maternité passaient, dans la crypte de l'église, sous le tombeau de Saint Ludre, par une ouverture ménagée spécialement et dont l'usure atteste le fréquent usage.

C'est sous le tombeau de Saint Phallier, au nom symbolique, qu'elles vont encore passer dans la région de Chabris.

Saint Maur est invoqué à Dampierre-sous-Brou (E.-et-L.), Saint Ambroise à Fontaine-la-Guyon (E.-et-L.), Saint Eustache à Saint-Etienne (I.-et-V.), où les femmes se rendent le vendredi saint, Saint Guénolé, dans une chapelle située près de la rade de Brest. Près de Tours, à Saint-Paterne, on va dans l'église gratter la vieille statue de bois de ce saint. La poussière ainsi obtenue, absorbée dans de l'eau, ou mieux du vin blanc, procure, dit-on, la fécondation. Une superstition identique existe pour Saint Ploto près de Luzy (Morvan).

Mais si chacun de ces saints est l'objet d'un culte, quelquefois fervent, ce n'est que dans une contrée souvent fort restreinte ; la Vierge, au contraire, est invoquée dans toutes les églises, par les femmes stériles qui parfois laissent des *ex voto* pour rappeler à la mère de Dieu leurs prières : poupées, bonnets d'enfants ou brassières. A Saint-Etienne-des-Champs, non loin de Riom, se trouve un vaste bassin, creusé dans la Grande Roche, c'est le berceau de la Vierge. Les jeunes femmes vont s'y coucher et prier, après le coucher du soleil, pour avoir des enfants.

Certains autres lieux de pèlerinage non orthodoxes ceux là, n'en sont pourtant pas moins fréquentés. Il en est ainsi pour la Tombe à la Fille, dans la forêt du Teillay (I.-et-V.). C'est la tombe de

Marie Martin, torturée et assassinée en 1793 par trois bandits. Bien que l'Eglise ne l'ait pas canonisée, elle est considérée comme une sainte martyre et les prières qui lui sont faites, donnent lieu, dit-on, à de fréquents miracles.

Les agents physiques, sont d'une façon générale, peu recommandés, dans le peuple, contre la stérilité. Nous avons cependant entendu parler, en Touraine, de femmes qui pour devenir plus sûrement mères avaient recours aux bains de siège chauds. Cette croyance, déjà ancienne, était déjà réfutée en 1689 par M. de Rostagny, médecin de la Société Royale, dans son *Traité des erreurs vulgaires de la médecine*.

« Entre les erreurs dans lesquelles tombe le peuple, celle cy n'est pas de moindre conséquence en ce qu'il croit que les femmes mariées qui ont de la peine à devenir grosses ont la matrice trop froide et qu'il n'y a qu'à la baigner souvent dans une décoction de toutes les herbes chaudes, celles surtout de la Saint-Jean, dont plusieurs d'entr'elles se font aussi une ceinture ; comme si ce défaut ne procedait pas souvent d'un excez de chaleur, qui brûlant et consummant leur semence, et en résolvant même la partie la plus spirituelle qui en est la principale portion, la rend incapable de génération. Ce défaut est assez ordinaire aux femmes lubriques et insatiables et ausquelles les bains chauds ne font qu'augmenter leur ardeur qui est autant que si quelqu'un jettait de l'huile dans le feu à dessein de

l'éteindre. Et n'est ce pas de la sorte les exposer à courir les rues. C'est donc aux médecins à qui on doit s'adresser, qui seuls peuvent discerner les véritables causes de la stérilité des femmes, dont la matrice est tantôt trop froide par qui la chaleur naturelle de la semence est éteinte, et tantôt trop humide, par qui elle est noyée et puis chassée en bas ; tantôt elle est trop brûlante, pour ne pas rôtir la même semence qui ne peut ensuite s'attacher contre la matrice et quelquefois elle ressemble par son aridité à une terre sablonneuse incapable de fructifier. »

LA GROSSESSE

Grâce, croit-elle, à l'une ou l'autre de ces pratiques, en dépit d'elles quelquefois dirons-nous, la femme stérile voit se réaliser le plus cher de ses vœux : elle a conçu.

Les premiers symptômes subjectifs de la grossesse sont assez nets et assez connus pour que les femmes, la plupart du temps, les laissent passer inaperçus. « Si un mois après une plaisante et joyeuse habitation qu'une femme aura eue avec son mary, voire plus délectable qu'elle n'avait accoustumé (sans le plaisir cest acte n'est accompli), la femme n'a pas ses purgations naturelles et si elle sent ses tétins ou mamelles plus fermes, durs et enflez que de coustume et de couleur plus brune, c'est signe manifeste de grossesse. Et alors, les femmes viennent a mespriser les viandes, elles ont des nausées, qui vont parfois jusqu'aux vomissements... » dit Vidal, médecin du xvi^e siècle. Si elle ressent tous ces signes « la femme se doit asseurer d'avoir fait si bonne pescherie que sa nasse en est demeurée pleine ».

Mais à côté de ces symptômes de probabilité il y a des signes de confirmation, qui, abandonnés presque complètement maintenant, étaient recher-

chés avec confiance dans l'antiquité et jusque dans les siècles derniers.

Pour reconnaître si une femme est enceinte Hippocrate donnait la recette suivante : Donnez lui avant qu'elle s'endorme du vin miélé ou bien de l'anis en poudre broié dans du miel et mêlé d'eau ; si après elle ressent des tranchées au nombril, sachez qu'elle est enceinte, au défaut de quoy il n'y a rien (*Traité de Primerose*). Il recommandait aussi de mettre sur les yeux de la femme de la terre rouge qui ne chauffait les paupières que si la femme était enceinte.

Au Moyen Age, le diagnostic par le seul examen des urines étant fort en honneur, on croyait pouvoir par ce moyen reconnaître la grossesse.

Avicène enseignait qu'on peut la connaître par le sédiment semblable à du coton cardé et « par d'autres conditions ».

Les matrones mettaient dans un vase d'urine, une pointe de fer, pendant une nuit. Si la pointe devenait rouge la femme était enceinte. Fernel, qui croyait à ce moyen d'investigation mêlait l'urine de la femme à du vin ; si le mélange devenait épais et trouble c'est que la femme était enceinte. Cette urine, recouverte d'un morceau de drap et gardée plusieurs jours, se remplissait de poux ! (Ne rions pas trop de cette génération spontanée : nous avons rencontré de nombreuses personnes persuadées qu'il suffit d'uriner dans une bouteille contenant de la sciure de bois pour y faire éclore une multitude de puces !)

« Quelques sages-femmes, raconte Nicolas Venette, après avoir mis dans les parties naturelles de la femme une gousse d'ail ou fait brûler de la myrrhe, de l'encens ou quelque autre chose aromatique pour lui en faire recevoir la vapeur par le bas, croient qu'elle est grosse si elle ne ressent point quelque temps après, à la bouche ou au nez, l'odeur de l'ail ou des choses aromatiques. »

Actuellement, dans beaucoup de contrées, on croit qu'une femme enceinte, par sa seule présence, peut faire tourner les sauces, gâter les crèmes, aigrir le vin. Les chouettes, prétend-on ailleurs, vont hululer d'une plainte spéciale sur les maisons où sont des femmes grosses.

Il est admis dans les campagnes que la femme enceinte, ayant deux êtres à nourrir, deux estomacs à rassasier, doit manger beaucoup, et que le premier morceau ingéré par elle, s'en va directement au fœtus ; aussi voit-on souvent les futures mères s'appliquant à dévorer des mets plus ou moins digestes, délabrant leur tube digestif et favorisant les infections colibacillaires. Tombent-elles malades et consultent-elles un médecin, beaucoup ne prendront pas les médicaments prescrits qui pourraient nuire à l'enfant.

Dans la région de Rupt (Sauvé, *Folklore des Hautes Vosges*) dès qu'une femme se reconnaît grosse, elle doit sans tarder retirer son anneau nuptial sous peine d'étrangler le fruit qu'elle porte dans son sein. Elle devra d'ailleurs le remettre un peu

avant l'accouchement et le quitter de nouveau après la délivrance.

On y croit aussi qu'enjamber une femme enceinte, c'est passer chaque fois un tour de cordon autour du cou de l'enfant, aussi faut-il se hâter de la « renjamber », pour ne pas exposer l'enfant à mourir étranglé. En Poitou une femme qui devide du fil entoure, dit-on, le cordon autour du cou de son enfant.

En Ile-et-Vilaine, une femme enceinte ne doit jamais être marraine car le filleul ou l'enfant à venir mourrait, ou bien ce dernier serait sourd-muet. Elle ne pourra non plus aller visiter un mort sans danger pour la santé de son enfant.

D'une façon générale, et non pas seulement dans le peuple, on recommande d'éviter aux femmes enceintes tout ce qui pourrait les impressionner, sage précaution d'ailleurs, car un choc, chez une femme dont le nervosisme est encore accentué par la gestation, pourrait avoir de fâcheuses conséquences et suffir à détruire l'équilibre quelquefois fort instable d'un organisme gravide.

Mais si on redoute ces émotions funestes, ce n'est pas tant pour la mère, ni par crainte d'une fausse couche possible, que pour éviter à l'enfant de porter des stigmates physiques imputés à ce choc nerveux ressenti par la mère. C'est là une question à discuter car il semble bien que le fœtus qui n'a avec l'organisme maternel que des relations sanguines, ne puisse pâtir d'un trouble qui ne modifie pas

sensiblement l'appareil circulatoire de la mère.

Deux variétés de ces impressions, légèrement différentes quoiqu'on les groupe toutes deux sous l'appellation d'envies, sont à considérer : celles, extrinsèques, perçues par les organes des sens mais surtout la vue et l'ouïe, et celles créées spontanément par la gestante : les envies proprement dites. Elles constituent certainement la plus forte et la plus répandue des croyances de la grossesse.

Une femme enceinte a-t-elle le désir, qui ne peut être satisfait, de manger un aliment quelconque, l'enfant portera sur ses téguments la reproduction de l'objet souhaité. Ce sont la plupart du temps des fruits : cerises, fraises, groseilles, etc.

Ces « envies » sont des nævi allant du grain de beauté, qui peut être du plus heureux effet puisque les femmes, au grand siècle et encore de nos jours, ont cherché à les imiter par des « mouches assassines », jusqu'aux lamentables plaques couvrant une partie du corps ou du visage qu'elles défigurent. Elles sont extrêmement fréquentes et variables dans leurs dimensions et leur aspect. Il arrive donc souvent que ces taches ressemblent, par exemple, à un fruit.

Il est bien facile, après coup, de retrouver la prétendue cause de ces envies : une mère émue par son accouchement récent, suggestionnée par son entourage, affirmera en toute bonne foi, avoir eu le désir de manger un fruit ressemblant à la tache qu'on vient de découvrir sur son enfant. C'est si long,

neuf mois, que la moins gourmande des femmes peut bien, pendant ce temps, se permettre d'avoir une telle faiblesse!

« Mais, dit Buffon dans son *Histoire naturelle* (t. IV, ch. XI), il ne faut pas compter qu'on puisse jamais persuader aux femmes que les marques de leurs enfants n'ont aucun rapport avec les envies qu'elles n'ont pu satisfaire. Je leur ai quelquefois demandé avant la naissance de l'enfant, quelles étaient les envies qu'elles n'avaient pu satisfaire et quelles seraient par conséquent les marques que leur enfant présenterait? Par cette question j'ai fâché les gens sans les avoir convaincus. »

Nous avons nous-même posé cette question à de nombreuses gestantes. Jamais aucune coïncidence ne s'est produite et pourtant nombre d'entre elles accusaient des désirs aussi impérieux qu'étranges, comme il arrive souvent dans les premiers mois de la grossesse.

Hippocrate cependant croyait, lui aussi, aux envies, même satisfaites. « Si les femmes grosses désirent manger de la terre ou du charbon et qu'elles en mangent réellement, leurs enfants apportent en naissant sur la tête les marques de ces substances. »

Au moyen âge cette croyance était si forte qu'elle avait donné lieu à un article spécial des statuts municipaux de Toulon : « Toute femme peut à cause de son état cueillir du fruit plein ses mains dans la propriété d'autrui ou le mangier la même ; mais

si elle en emporte plus que ses deux mains pleines elle doit cinq sols, s'il n'y a plus grand degast. » (D^r Bérenger Ferani, *Traditions de la Provence*).

Un proverbe de la même époque dit : « A celui qui dénie quelque chose à une jeune femme grosse d'enfant dont elle ait désir, il luy vient un orgeol en œil ».

Rapportons aussi ce madrigal d'un auteur inconnu :

Colin dit, en plaignant, à sa femme Brancasse,
« D'où vient que mon fils a un signe sur la face
Qui le fait au regard, difforme et mal plaisant ?
— C'est, dit-elle, qu'encor dedans mon ventre estant
Il me print appétit de manger de becasse
Dont n'en pouvant avoir, de despit en la face
Je me frottay si fort, que depuis, mon enfant
En a porté la marque. — O j'en suis desplaisant
Luy repondit Colin ; pourtant m'amie chère
Une autre fois plustot frottez vous le derrière ».

Au x^v^e siècle, les *Evangelies des Quenouilles* prescrivent « qu'on ne doit donner aux femmes grosses, à mengier de nulles testes de poissons afin que par leur ymaginacion, leur fruit n'apporte sur la terre la bouche plus relevée et plus agüe qu'il n'est costume » et aussi « qu'on ne doit point donner à jônes filles à mengier de la teste d'un lievre afin qu'elles, mariées et par especial enchainées n'y pensent, car, pour certain leurs enfants en pourroient avoir leurs lèvres fenduez » (P. Sébillot, *Revue des Trad. populaires*, 1911).

Au Portugal (C. Pedroso, *Supersticioes populares*), si une femme a désiré manger une chose qu'elle n'a pu obtenir, son enfant aura la bouche béante et bavera, ou bien la bouche très serrée.

Notons enfin qu'un auteur allemand a fait sur cette seule question un ouvrage important. Il y combat la croyance des « envies » par une multitude de raisons décisives, et maniant tour à tour le sérieux et la plaisanterie dans sa légèreté... germanique, il va jusqu'à dire que si l'erreur était fondée, les enfants seraient presque tous souillés par l'image d'une partie que nous ne pouvons nommer et qu'il prétend être l'objet de la convoitise du plus grand nombre des femmes enceintes surtout vers les troisième et quatrième mois de la grossesse.

Toutes ces impressions causées par un désir ne peuvent avoir aucune répercussion sur le fœtus, et seul le hasard peut exceptionnellement donner quelque argument à cette thèse qui ne peut être soutenue ; nous ne nous y arrêterons pas plus.

A côté de ces anodines envies, il est des émotions vives et profondes ; les frayeurs par exemple, qui passent pour avoir le même effet sur l'enfant mais qui méritent d'être prises en considération, à tel point qu'elles ont donné lieu à de vives controverses médicales.

Une forte impression fait naître, surtout chez une femme enceinte, des troubles vaso-moteurs importants qui ne manquent pas de retentir momentanément sur le fœtus ; leur violence ou leur répétition

peut occasionner une souffrance de l'enfant et quelquefois une malformation. Mais comment expliquer l'analogie, constatée dans certaines observations, entre l'objet qui a causé la commotion de la gestante et le stigmaté ou la malformation de l'enfant ? Le hasard seul peut-il être mis en cause ou bien y a-t-il une filière qui nous échappe entièrement ? On serait tenté sur la foi des observations qui suivent d'y penser.

Le Dr Molinery nous a cité celle-ci, inédite et personnelle :

Une de ses clientes, enceintes de quelques mois, trouva dans un grenier une de ses poupées, qu'enfant elle avait particulièrement chérie, mais dont la perruque était perdue, ce qui faisait de la tête une large cavité. Ce spectacle inattendu l'avait vivement impressionnée et de ce jour, hantée par ce qu'elle avait entendu raconter à propos de la répercussion sur l'enfant des émotions ressenties par la mère, elle ne douta pas un instant que son enfant ressemblerait à cette malheureuse poupée : elle accoucha d'un anencéphale.

Saint-Germain, chirurgien des hôpitaux du siècle dernier raconte avoir vu à la Maternité de Cochin une femme persuadée qu'elle accoucherait d'un écu-reuil, un de ces animaux, qui lui avait sauté sur le dos, lui ayant causé une vive frayeur, vers le 5^e mois de sa grossesse. Son enfant naquit avec, tout au long de la colonne vertébrale, des poils longs et

rouges qui d'ailleurs tombèrent au bout de quelques jours.

Malebranche, dans sa *Recherche de la Vérité*, dit avoir vu aux Incurables « un jeune homme né fou et dont le corps était rompu dans les mêmes endroits où l'on rompt les criminels. La cause de ce funeste accident fut que sa mère ayant su qu'on allait rompre un criminel l'alla voir exécuter ».

Van Swieten examinant, un jour, une jeune fille de grande beauté, s'aperçut qu'elle avait sur le cou une grosse chenille de plusieurs variétés de couleur et plantée de poils droits parfaitement disposés. Comme il essayait, d'une chiquenaude, de l'enlever, la belle consultante lui dit en riant de n'en rien faire, qu'elle la portait depuis sa naissance. Sa mère lui avait raconté, qu'étant enceinte, une chenille dont le contact et la vue l'avaient vivement impressionnée lui était tombée sur le cou. Van Swieten avoue voir dans ce phénomène une relation de cause à effet, dont le mécanisme lui échappe. Cette observation est évidemment troublante.

Ambroise Paré rapporte qu'une princesse ayant été accusée d'adultère pour avoir mis au monde un enfant noir, Hippocrate la fit absoudre en attribuant ce phénomène à l'imagination de la mère, au pied du lit de laquelle se trouvait le portrait d'un nègre semblable à l'enfant. Cette accusée était-elle innocente, il est permis d'en douter, et peut-être Hippocrate, généreux, voulut-il éviter à la malheureuse les peines qu'on réservait alors aux adultères.

Une pratique, fréquemment observée dans l'antiquité, faisait disposer autour des femmes enceintes de jolies statues et des tableaux agréables, pour que, « s'imprégnant » de ce spectacle, la mère accouche de beaux enfants.

La Bible elle-même vient ajouter à nos observations : Jacob, d'après une convention avec son beau-père Laban, devait avoir, en partage, pour salaire de la garde des troupeaux, toutes les bêtes qui naîtraient tachées de plusieurs couleurs. Soucieux de ses intérêts il avait coutume de présenter aux yeux de ses brebis et de ses chèvres, dans les abreuvoirs, des branches à moitié écorcées pour agir sur leur imagination et favoriser la pigmentation polychrome des jeunes à venir.

Voltaire, sarcastique, rappelant ce fait dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* s'étonne de ce que les animaux voyant toujours de l'herbe verte n'aient pas des agneaux verts !

Un Jésuite, le père Laffiteau, alla même jusqu'à attribuer la couleur noire des Africains à leur habitude de se teindre le corps de cette couleur. Les négresses devant ce spectacle auraient été si frappées que leur race s'en est ressentie pour toujours.

Dans certaines régions, on croit fermement qu'un enfant qui naît avec un bec de lièvre doit cette difformité à la peur qu'aurait eue sa mère, d'un de ces animaux. Si la mère ne se souvient pas avoir eu une telle émotion on croit qu'elle a, sans y prendre garde, mis le pied dans un gîte ; dans ce cas, pour conjurer le

sort il faut mettre dans ce gîte deux pierres en croix.

Anatole France dans *Le Petit Pierre*, consacre, à propos de sa naissance, plusieurs pages aux envies : « Ma mère m'a souvent rapporté diverses circonstances de ma naissance qui ne m'ont pas paru aussi considérables qu'elle se le figurait. Je n'y ai guère pris garde et elles m'ont échappé.

Quand vient l'enfant à recevoir
Il faut la sage-femme avoir
Et de commère un grand tas.

Du moins, puis-je affirmer par ouï dire que, à la fin du règne de Louis-Philippe, l'usage dont parlent ces vers d'un vieux Parisien n'était pas tout à fait perdu. Car il y eut grande assemblée de dames respectables dans la chambre de Mme Nozière pour y attendre ma venue...

— Criez, Madame Nozière, criez tout votre saoul, disait Mme Caumont, cela vous soulagera.

Ces dames n'avaient pas le bec gelé et caquetaient, à ce qu'on m'a rapporté, comme au vieux temps. Mme Caumont contait abondamment, au grand déplaisir de ma mère, de terribles histoires de « regard ». Une femme enceinte, à sa connaissance, ayant rencontré un cul-de-jatte qui tenait un fer à repasser dans chaque main et demandait l'aumône, accoucha d'un enfant sans jambes. Elle-même portant sa fille Noémi avait eu peur d'un lièvre qui lui était parti dans les jambes et Noémi était née avec des oreilles pointues qui remuaient.

.

Mme Morin annonça que je portais une tache rouge sur le sein gauche, due à une envie de cerises qu'avait eue ma mère dans le jardin de tante Chausson, tandis qu'elle me portait. A quoi, le vieux Fournier qui tenait en grand mépris les préjugés populaires répliqua qu'il était heureux que Madame Nozière s'en fût tenue, pendant la gestation, à un désir si modique, car si elle se fût laissée aller à souhaiter des plumes, des bijoux, un cachemire, une calèche à quatre chevaux, un hôtel, un château, un parc, je n'eusse point eu assez de peau dans toute ma chétive personne pour porter l'empreinte de ces vastes envies.

— Vous direz ce que vous voudrez, Docteur, dit Mme Caumont, mais la nuit de Noël, ma sœur Malvina étant dans une position intéressante fut prise d'une envie irrésistible de faire réveillon, et sa fille...

— Naquit avec un boudin pendu au bout du nez, n'est-ce pas, interrompit le docteur. »

Pour faire disparaître ces envies des nouveau-nés plusieurs méthodes sont recommandées et utilisées encore dans les campagnes, quoique le résultat obtenu ne soit pas, pensons-nous, de nature à encourager un tel traitement.

La mère doit, à son réveil, lécher les taches pendant les neuf premiers jours. Ailleurs on pense qu'il suffit de frotter l'enfant avec une parcelle du placenta ou du cordon.

Van Helmont au début du ^{xvii}^e siècle prétendait

qu'il suffisait pour les effacer d'appliquer sur elles, la main d'un homme mort de maladie consomptive jusqu'à ce que les organes génitaux soient froids ! C'est de la bonne sorcellerie !

Si la question des envies et des malformations qu'elles entraînent, croit-on, préoccupe fort les femmes enceintes, il en est une autre qui intéresse au plus haut degré tout l'entourage, c'est d'essayer de prévoir quel sera le sexe du futur enfant. Chacun, émettant son pronostic d'arguments souvent futiles, prédit à coup sûr le sexe de l'enfant, alors que le médecin qu'on ne manque pas d'interroger sur ce point avoue son impuissance à se prononcer. Nous avons vu pourtant récemment un médecin, annoncer après examen réfléchi, un travail long et pénible, et la naissance d'un garçon, au grand désespoir de la mère qui avait déjà un fils. Il avait pour établir ce pronostic du sexe, tenu sa montre suspendue à la chaîne, au-dessus du ventre proéminent de la parturiente. Les oscillations longitudinales et non circulaires de ce pendule improvisé lui avaient fait penser à un garçon. Quelques instants après, à la suite de quelques rapides coliques, naissait une superbe fille !

Nous avons essayé plusieurs fois cette expérience ; elles ne nous a donné que des résultats fort discordants, la montre oscillant d'une façon désordonnée sur une même forme. Sans doute faut-il avoir un fluide analogue à celui des sourciers !

La croyance populaire la plus répandue quant au

sexe de l'enfant qui va naître est celle qui fait intervenir l'influence de la lune. Si la lune ne change pas dans les neuf jours qui suivent un accouchement, le prochain enfant sera du même sexe, différent dans le cas contraire. Ce laps de temps est ramené dans certaines régions à sept et même trois jours. En Beauce on prétend que si un enfant naît en lune tendre, c'est-à-dire pendant les deux premiers quartiers, celui qui naîtra ensuite sera du même sexe ; en lune dure (de la pleine lune au dernier quartier, le sexe différera.

Sur la côte de Bretagne, et surtout dans le Finistère on croit également que la lune qui régit les marées détermine le sexe des enfants. Si la conception a eu lieu à la marée montante, ce sera un garçon ; une fille si la marée descendait. Reste à préciser le moment et même l'heure de la conception ! Aux environs de Vagney, dans les Hautes Vosges, le problème est moins difficile car la précision moins grande : conception en jeune lune, sexe fort : garçon ; en vieille lune, sexe faible : fille.

Un autre élément important pour prévoir le sexe est pense-t-on l'examen du ventre de la mère. Le ventre est-il en pointe, l'enfant sera un garçon, arrondi il cèle une fille.

« Ventre pointu n'a jamais porté de chapeau » dit un vieux proverbe. L'utérus gravide est-il bien vertical, le fœtus est masculin, si au contraire la mère porte de côté il naîtra une fille, croit-on dans la région de Bussang.

En Beauce on prétend que si la mère est fortement tachée de rousseurs ou a le teint plus coloré qu'à l'ordinaire, elle accouchera d'un garçon ; d'une fille si elle est pâle.

On a même essayé de poser ce pronostic délicat d'après les excreta maternels, et Witkowsky rapporte un aphorisme scatologique qui d'ailleurs sans doute n'a jamais eu grand crédit :

Observe l'excrément de la future mère
Le sexe de l'enfant te livre son mystère.
S'il est épais, rougeâtre, arrondi, blanc, visqueux,
Si l'urine abandonne un dépôt granuleux
En globules fermes, cet enfant sera mâle,
Femelle, si tu vois l'excrément plat et pâle.

Dans l'Ille-et-Vilaine, certains paysans attardés croient encore aux superstitions suivantes :

Si, la nouvelle accouchée se rendant à l'église pour ses « relevailles », la première personne qu'elle rencontre est un homme, son prochain enfant sera un garçon, une fille si elle a croisé une femme.

On fait observer, entre le quatrième et le cinquième mois, sans que le sache la mère, sur quel coude elle s'appuie de préférence en sortant du lit. Si c'est à droite, elle donnera le jour à un garçon ; à une fille dans le cas contraire. Lorsqu'elle est assise, se placer derrière elle et lui faire légèrement peur ; se tourne-t-elle ou se penche-t-elle à droite, elle aura un garçon, une fille si c'est à gauche.

Certains gens croient, non seulement pouvoir reconnaître avant terme le sexe, mais, ce qui est plus fort, procréer à volonté des garçons ou des filles.

Hippocrate conseillait aux hommes, pour avoir des garçons, de se lier, au moment de la copulation, le testicule droit. Le Talmud recommandait d'attendre que la femme désire violemment son mari : si au contraire le désir de l'homme était le plus grand, l'enfant devait être une fille.

Vers la fin du siècle dernier, le Dr Guillon prétendit en s'appuyant sur un certain nombre d'observations dont plusieurs personnelles, pouvoir à volonté procréer des enfants mâles ou femelles, en faisant placer, pendant et après le coït, la femme sur le côté droit pour avoir des garçons et gauche pour avoir des filles. Cabanes qui rapporte ce fait, fait remarquer qu'il n'est pas rare de voir des femmes qui, après une ovariectomie donnent naissance à des enfants de l'un et l'autre sexe.

Toutes ces théories depuis les plus saugrenues jusqu'à celles qui ont pu prêter à des discussions médicales savantes, sont dénuées de tout fondement, et il est impossible, dans l'état actuel de nos connaissances de porter le diagnostic du sexe pendant la grossesse. Sans doute un jour, peut-être prochain, une quelconque réaction sérologique effacera précocement le point d'interrogation qui se pose neuf longs mois à la mère et à son entourage. Peut-être enfin, un savant arrivera à imposer sa

volonté à la nature, et nos petits enfants, c'est possible, auront à leur guise des garçons ou des filles. Ce sera un gros progrès, non une amélioration, car le nombre des mâles augmentera rapidement, bouleversant et mettant en péril notre humanité, et tout bien pesé l'incertitude où nous sommes encore est bien préférable.

Ajoutons avant d'en terminer avec le chapitre de la grossesse une croyance étrange que nous avons trouvée dans quelques bourgades de Touraine et qui existe également en Limousin : La femme enceinte pour prévenir un avortement doit s'appliquer sur la vulve une garniture composée de bonnets de nuit d'homme, ayant été portés. L'odeur de l'homme en effet attire et remet en place la matrice. On croit aussi que les pertes blanches, pendant la grossesse doivent être respectées, c'est, dit-on, le lait des mamelles, qui, en trop grande abondance, sort par cette voie détournée.

ACCOUCHEMENT

Vers le dernier mois de leur grossesse, les femmes commencent à penser plus fort à leur accouchement et au nouveau-né prochain.

Dans le Morvan, pour connaître la destinée de l'enfant qui va naître, les femmes quelque temps avant leur délivrance vont à la fontaine de Tannay. Elles plongent dans la source les langes destinés au bébé ; s'ils sont souillés de vase, c'est signe de mort et la mère peut prendre le deuil ; s'ils sortent nets de cette épreuve elle peut au contraire nourrir les plus douces espérances. Ailleurs on jette dans une fontaine une poupée ; si elle surnage l'enfant parcourra une longue et heureuse carrière ; sa submersion est un arrêt de mort.

La plupart des saints que nous avons vu invoqués contre la stérilité le sont aussi pour l'accouchement mais c'est surtout la Vierge, mère du Christ, qui enfanta sans douleur que l'on implore.

Les Vierges Noires célèbres, de Chartres et du Puy sont l'objet de pèlerinages fréquents. En Beauce les femmes enceintes vont également à N. D. de la Délivrance à Saint-Denis d'Authou. En Bearn, elles vont implorer N. D. du Bout du Pont dont la statue se

dresse dans une chapelle sur le Gave, à Pau. Jeanne d'Albret en mettant au monde le futur Henri IV chantait la prière :

N. D. du Bout du Pont
Secourez-moi à c'tte heure

A Reclesne, il y avait autrefois une statue de la Vierge où les femmes allaient demander une bonne délivrance. On y disait une messe et le prêtre, entr'ouvrant la statue montrait l'Enfant Jésus dans le sein de sa mère, puis la refermait en récitant des prières ; l'Autorité ecclésiastique finit par interdire le pèlerinage et par faire cercler de fer la statue pour empêcher de semblables pratiques.

Les femmes grosses, en Bretagne, vont réciter des prières et font don d'une coiffe à la Vierge du Kerhir en Plounevez, à Quintin ou au Guiandet près de Laurivain.

Certaines prières se transmettent jalousement de mère en fille dans les familles : « O glorieuse Vierge Marie, mère de Dieu et des Anges, bien digne et pur réconfort et espérance de toute bonne créature. Plaise à vous mère de Dieu, Dame des Anges de nous garder le cœur et l'âme de toute peine. Nous prions votre précieux Fils qu'Il nous veuille garder de toute peine, des dangers du chemin de l'Enfer, des tentations. Ayez pitié des pauvres pêcheurs, gardez-les et menez-les au royaume des Cieux où nous nous trouverons devant Dieu le Père à qui nous devons demander pardon à genoux

et qu'il lui plaise de nous pardonner comme à Madeleine et au bon larron, lorsqu'ils demandèrent pardon sur l'arbre de la Croix. » Ou bien « O Vierge Marie, mère de Dieu, que l'efficacité divine de l'Evangile soit salulaire à ma foi, que la bienveillance de Dieu repose sur moi afin que je vive pour Lui et que mon enfant devienne son serviteur. — *Amen* ».

Au moment de l'accouchement, ces prières écrites sur un parchemin étaient épinglées au drap du lit sur lequel était étendue la parturiente.

Les reliques de la Vierge ou les objets bénis dans les sanctuaires où on l'adore passaient, et encore maintenant, pour favoriser les accouchements : Grosse de Louis XIV, Anne d'Autriche obtint qu'on lui apporte pour son accouchement la ceinture de la Vierge, conservée au Puy Notre-Dame en Anjou. A la chapelle de Saint-Ours, à Loches, on vend des ceintures bénies, analogues à celle de la Vierge, qui est dans le trésor de la Collégiale. On en vend de semblable à Notre-Dame de la Délivrance à Quintin. La femme enceinte s'entoure les reins de cette ceinture et est sûre ainsi d'accoucher à terme et sans danger d'un enfant robuste.

Sainte Marguerite est également invoquée pour avoir une heureuse délivrance, car elle aurait prié au moment de mourir pour les femmes en couche. Certaines familles Bordelaises et Girondines possèdent des reliques de cette sainte, que la parturiente au moment de l'accouchement se suspend au cou. A la naissance du Duc de Bourgogne, la Dauphine

avait les reliques de cette sainte, qui lui avaient été envoyées par le prier de Saint-Germain-des-Prés.

Près de Spezet, c'est sainte Brigitte « protectrice céleste de l'accouchement » que l'on invoque. Elle assistait à la naissance de l'Enfant Jésus, le reçut dans ses bras et l'emballota. La Vierge, reconnaissante lui dit : « Berthet, en récompense du service que tu viens de me rendre, tu seras au ciel la patronne des femmes en couche ». On va lui porter en offrande une coiffe ayant servi à la gestante et après l'accouchement un des bonnets du nouveau-né.

Une autre sainte, influente, mais non orthodoxe, est Baud dont la statue, sur les ordres de l'évêque de Vannes fut à deux reprises jetée dans le Blavet mais qui chaque fois fut mystérieusement repêchée et qui malgré la condamnation ecclésiastique est toujours pour les habitants de Baud, la grande protectrice locale des femmes en couche.

A Bonnamour en Trevé, les femmes vont jusqu'à se tremper dans la fontaine pour s'attirer la bienveillance de saint Eutrope.

Pour avoir du lait, les Bretonnes vont aux fontaines du lait que l'on trouve un peu partout sous l'invocation de la Vierge ou de sainte Guen Tierbronn, la sainte aux trois mamelles, mère de Guénolé, Guénec et Jacut.

.

Voilà enfin arrivées les premières coliques, annonçant l'imminence de l'accouchement, et fébrilement on pousse les derniers préparatifs.

En Touraine, dans le Limousin, et en bien d'autres régions, de même qu'on recommande de ne pas changer de chemise à la fin des règles de peur de provoquer leur retour, on se garde bien, pour éviter les hémorragies de changer les draps du lit. Ceux-ci doivent avoir déjà servis et même être sales. Cette coutume déplorable tend heureusement à disparaître devant les principes d'hygiène qui peu à peu pénètrent les campagnes.

Dans les Hautes Vosges, la femme, au début du travail, doit remettre son anneau nuptial qu'elle avait ôté dès qu'elle s'était connue enceinte.

On remplit le bénitier placé à la tête du lit, qui pourrait être vide ou presque et on attache au berceau de l'enfant qui va naître, un chapelet. On va ensuite chercher et on étend en croix sur le lit la ceinture de noce, en attendant qu'on en ceigne les reins de la parturiente au moment propice. Si on a un ruban béni à Lourdes ou en quelque autre lieu sacré, on lui noue autour du cou.

Grâce à toutes ces précautions les douleurs avant l'accouchement seront moins violentes, celles qui suivent moins longues.

Dans certains milieux Juifs on croit que la rose de Jéricho ou de Marie, mise dans un peu d'eau à côté du lit de la patiente, commence à s'ouvrir dès les premières coliques, se développe un peu plus à chaque nouvelle douleur et s'épanouit complètement au moment de l'expulsion. Il n'y aurait rien de bien surprenant en ceci, car une telle rose,

séchée et mise dans l'eau, s'ouvre en plusieurs heures, temps qu'il faut en moyenne pour un accouchement normal, mais on prétend que l'épanouissement est réglé par la marche du travail, et que, si par exemple on doit pratiquer un accouchement artificiel, la rose ne s'ouvre pas complètement. On trouve une superstition analogue dans quelques bourgades du Poitou, mais au lieu d'une rose on met une pomme de pin devant le feu : quand elle s'ouvre, l'accouchement doit se faire à souhait.

Il n'y a pas très longtemps, vivait à Esvres, gros bourg d'Indre-et-Loire un charlatan qui se vantait de pouvoir faire accoucher les femmes sans douleur. Une femme était-elle à terme, avait-elle quelques coliques, perdait-elle un peu ou avait-elle eu précédemment une délivrance pénible, vite on l'envoyait chercher, car notre homme ne soignait que les parturientes ou les maladies des femmes. Il possédait de vieux bouquins et connaissait les herbes. C'est grâce à des infusions de paquets d'herbes sèches qu'il prétendait faciliter les accouchements. Le malheur est que ces paquets pouvaient contenir des plantes nocives : de la belladone, de la jusquiame, etc.

La médecine populaire a d'ailleurs une thérapeutique ocytocique aussi amusante que variée ; certaines pratiques peuvent sinon avoir une heureuse influence sur l'accouchement, du moins n'y pas nuire, malheureusement beaucoup sont des plus

néfastes et font courir à la parturiente les pires dangers, surtout d'infection.

Delaunay signale qu'en Allemagne, dès le xvi^e siècle et en Vexin, au xvii^e, les matrones connaissaient les propriétés de l'ergot de seigle et en usaient pour activer les accouchements. Il ne semble pas qu'on l'emploie beaucoup de nos jours, du moins en dehors des sages-femmes qui, malheureusement ont le droit de le formuler.

Dans le Morvan, certains sorciers affirment que quand une femme est en couches et que le travail est laborieux on hâte et facilite l'accouchement en faisant asseoir la parturiente sur une chaise percée et en lui faisant recevoir les vapeurs d'une décoction de Pouliot Royal (*mentha pulegium*). Après quoi on lui fait boire une infusion de dictame, espèce de rutacée, dans du vin en lui disant : « *Sus camp durs* », mots mystérieux dont l'explication nous échappe.

Une coutume assez répandue est de mettre, pour hâter l'accouchement, sous le siège de la femme, un chaudron chaud.

Si les douleurs s'espacent et que le travail menace de traîner en longueur, on fait prendre à la femme en gesine, dans presque toutes les campagnes, mais surtout en Bretagne du sucre, soit en nature, soit dissous dans l'eau, ce qui d'ailleurs aurait, d'après M. Kheim (*Archives générales de la Médecine*, sept. 1904) une action très efficace sur les contractions utérines ; il recommandait de donner à trois

reprises à une demi-heure d'intervalle 25 grammes de sucre dissous dans un demi-litre d'eau ou de lait. L'action expulsive commencerait 10 minutes à 1/2 heure après.

Un curé guérisseur de l'Est prescrivait de l'eau de savon, pensant sans doute que cette potion lubrifierait les tissus maternels !

Employant, pour arriver à ce résultat une méthode plus directe, certaines vieilles Bretonnes enduisent de saindoux non seulement les parties génitales, mais le corps tout entier de la femme en travail. L'anguille dont la souplesse et la vivacité sont légendaires symbolise la facilité avec laquelle l'enfant opérera sa version et sortira du sein maternel. On l'emploie souvent pour que l'enfant acquérant ses qualités arrive à se couler des tissus maternels qui l'enserrent comme l'anguille fait de la main qui l'étreint.

Dans le Berry, des foies de ces poissons, séchés dans l'âtre sont donnés, réduits en poudre, dans du vin à la mère en travail. Certaines vieilles sages-femmes frictionnent avec le sang de cet animal le ventre des parturientes ; une histoire vécue nous a été racontée par le Dr Baslez de Vatan.

Une sage-femme, assistant une meunière en couches demanda pour activer l'expulsion une anguille qu'elle saigna et mit soigneusement ensuite dans son panier. Jugeant sans doute insuffisant le plat qu'elle en pourrait faire elle prétendit ne pas avoir assez de sang et exigea un second poisson plus

gros, que le meurier s'empresse d'aller chercher dans son vivier. Malgré ce double sacrifice, le travail n'allant pas mieux, force fut d'avoir recours au docteur et à ses « fers ».

Quand elles n'ont pas d'anguille à leur disposition certaines matrones se contentent de cracher sur le « nombril » de leur malade et de frictionner le ventre avec ce lubrifiant qui a tout au moins le mérite d'être peu dispendieux et facile à se procurer.

Que ce soit du sang d'anguille ou un crachat qu'on utilise, peu importe, toujours est-il que ce moyen doit donner d'heureux résultats puisqu'il réveille la sensibilité et la contractilité utérine ; c'est le massage abdominal, en moins élégant, fréquemment employé par les accoucheurs.

Les Limousins se contentent de mettre sur le ventre de leur femme en couches, leur bonnet de nuit, sale, l'odeur de l'homme excitant les contractions utérines.

L'urine du mari... ou tout au moins du père, est souvent considérée comme ocytocique. La femme doit en boire un verre ; breuvage plutôt propre à réveiller des contractions gastriques qu'utérines !

Au moment même de l'expulsion, dans les Vosges, quand la matrone ou la sage-femme, appelée autrefois en quelques endroits la « mère terrible », annonce l'approche de l'enfant une personne de la maison doit aller à l'écurie et réciter, dans la mangeoire du bétail, des prières, jusqu'à la fin de l'opé-

ration. C'est un souvenir de la naissance de l'Enfant-Jésus qui se fit au milieu des bêtes, dans une étable.

Notons enfin qu'il existerait encore en Bearn, des vestiges d'une ancienne coutume, transmise à travers les siècles et pratiquée d'une façon courante par les peuplades sauvages de l'Afrique et de l'Amérique du Sud : la couvade. Cabanes a longuement traité cette question dans le *Sixième sens*, rappelons-la :

Le mari d'une femme en couches, dès les premières douleurs de celle-ci, se couche lui aussi et par ses cris et son attitude, feint de ressentir les mêmes douleurs que son épouse. Après l'accouchement alors que la femme se relève et vaque aux soins du ménage, le mari reste au lit et c'est lui qui reçoit les compliments et les soins.

En Amérique, en Corse, et chez l'Iberien
En France même, encore, chez le Venarnien,
Au pays navarrois, lorsqu'une femme accouche,
L'Epouse sort du lit et le mari se couche ;
Et quoi qu'il soit très sain et d'esprit et de corps,
Contre un mal qu'il n'a point l'Art unit ses efforts.
On le met au régime et notre faux malade
Soigné par l'accouchée, en son lit fait couvade ;
On ferme avec grand soin portes, volets, rideaux
Immobile on l'oblige à rester sur le dos,
Pour étouffer son lait, qui gêné dans sa course
Pourrait en l'étouffant remonter vers sa source,
Un mari dans sa couche au médecin soumis
Reçoit en cet état parents, voisins, amis,
Qui viennent l'exhorter à prendre patience
Et font des vœux au ciel pour sa convalescence.

Docteur Sacombe-Lucimiade (fin XVIII^e s.).

Quel est le but de cette étrange mise en scène que le ridicule n'aurait pas encore complètement tuée chez nous ! Plusieurs explications ont été proposées ; nous ne retiendrons que celle-ci qui nous semble plus plausible : La couvade manifeste le désir de l'homme d'affirmer sa paternité et de prouver qu'autant que sa femme il prend part à la naissance de leur enfant et aux douleurs qu'elle comporte.

Durant tout le temps que dure l'accouchement, la femme dit-on ne doit pas s'endormir, car elle ne se réveillerait pas ; aussi on voit souvent à la campagne, toute la famille, parents et beaux parents, frères et sœurs, cousins et cousines, sans oublier les voisines charitables et prodigues de bons conseils, entourer le lit où se plaint la patiente, l'exhorter au courage au moment des douleurs, l'occuper dans leur intervalle par leurs conversations et même pour l'empêcher de succomber au sommeil, la pincer.

.
L'expulsion terminée les matrones de campagne procèdent le plus souvent à l'extraction rapide du placenta, en tirant sur le cordon, exposant leurs malades aux pires complications : hémorragies, déchirures placentaires, retention et infection.

Pour lutter contre les hémorragies de la délivrance, certains procédés très utilisés dans les campagnes autrefois, sont encore, à notre siècle, exceptionnellement il est vrai, les remèdes héroïques.

L'observation suivante du D^r Morange d'Augerolles nous en donne un exemple :

« Il y a trois mois à peine je vis arriver chez moi un homme tout essoufflé par une course rapide : « Venez vite me dit-il, ma femme qui vient d'accoucher perd tout son sang. » Le village étant éloigné, il me fallut plus d'une heure pour m'y rendre. Arrivé dans la chambre de la malade, j'appris que la perte venait de s'arrêter et une vieille commère plus sale encore que les autres me raconta avec fatuité comment elle avait pu terrasser l'hémorragie. Aussitôt après le départ du mari qui était allé me chercher, la Jeannette voyant que le sang continuait à couler bourra la « nature » de vieille étoupe... mais sans aucun succès. La Myon essaya ensuite d'un autre procédé : elle descendit dans l'écurie des vaches, cueillit toutes les toiles d'araignées qu'elle put trouver et y alla elle aussi de son petit tamponnement. La manœuvre n'ayant pas eu plus de succès que la précédente, notre héroïne la vieille Fanchette entra en scène. Elle alla à l'écurie des porcs, y prit la fiente la plus fraîche, en remplit ses deux mains jointes en forme de godet, remonta près de l'accouchée et avec ce mortier d'un nouveau genre, bourra consciencieusement le vagin de la malade, en ayant soin de crépir en même temps le pubis, le périnée et la face interne des cuisses. Le résultat fut paraît-il extraordinaire, l'hémorragie s'arrêta net. A ce point du récit, le vers du poète me monte aux lèvres :

Le flot qui s'amenait recule épouventé.

Je découvris la malade d'une main fébrile et en face de ce spectacle je fis comme le susdit flot ».

Quand la délivrance est achevée, on se débarrasse le plus souvent du placenta, soit en le jetant sur le fumier où chats et chiens se le disputent, soit plus souvent en l'enterrant.

A Vernantes, près de Saumur, le père va enterrer le placenta près d'un rosier si c'est celui d'une fille, pour qu'elle ait le teint frais et rose ; au pied d'un jeune chêne, symbole de force, si c'est un garçon qui vient de naître.

Les Normands prétendaient qu'on devait laisser le placenta sous le lit de la mère jusqu'aux relevailles.

Notons qu'au Japon, à la naissance d'un garçon et pour le vouer à l'étude, on reçoit son placenta dans un bassin contenant un baton d'encre de chine et un pinceau. Le Dr Ravaino signale dans sa thèse, qu'à Madagascar, on enterre le placenta dans la chambre même de l'accouchement, en le recouvrant de gros cailloux, l'enfant devant se porter d'autant mieux que ces pierres seront plus grosses. La personne qui emporte le placenta doit en outre regarder tout droit devant elle, l'enfant devant loucher du côté où elle aurait regardé.

Chez la plupart des peuples primitifs qui se rapprochent en cela des bêtes, le placenta est dévoré, soit par la mère elle-même, soit par la famille assemblée en festin. La Placentophagie n'existe nulle part en

Europe, mais on donne quelquefois aux nouvelles accouchées, de la poudre obtenue en écrasant une parcelle d'arrière faix desséché, ceci pour leur donner du lait. On peut d'ailleurs, croit-on, arriver au même résultat en frictionnant légèrement les seins de la mère avec le placenta frais.

Nous avons déjà mentionné la vertu que l'on prête quelquefois au placenta de faire disparaître les « envies » dont certains enfants sont tachés.

Aussitôt que l'enfant est né, chacun autour de la mère fièvreusement s'agite. Le mari que l'on avait éloigné par une commission (on l'envoyait dans la région de Paris « chercher deux sous de lait dans une assiette plate » pour qu'il reste longtemps) ou qui s'était spontanément absenté dès les premières douleurs expulsives, revient et souvent est chargé de faire dans l'âtre un grand feu pour préparer une boisson chaude à sa femme. Quelquefois il va en hâte tuer une volaille pour faire du bouillon que boira l'accouchée ; bouillon de coq si elle a mis au monde un garçon, de poule si c'est une fille. Plus communément on donne à la mère du vin chaud sucré, breuvage spécifique de la maternité récente, puisqu'on le donne également aux vaches qui viennent de mettre bas.

Ces préparatifs culinaires terminés, le mari court à l'église prévenir le bedeau qui en sonnant les cloches annoncera à tout le pays l'heureuse nouvelle. On saura par le nombre de coups si l'enfant est un garçon ou une fille.

Pendant ce temps, la matrone, une fois la délivrance terminée, s'occupe du nouveau-né. Son premier soin est de sectionner le cordon, mais elle devra prendre garde de ne point le couper trop long, de peur que l'intestin, ne s'engageant dans cet appendice, l'enfant ne soit affligé d'une hernie ombilicale. « On a fait trop bonne mesure à la vedille » disait on dans ce cas.

Une autre vieille croyance, bien singulière, est de couper le cordon beaucoup plus court pour une fille que pour un garçon, et que Laurent Joubert mentionne : « Les bonnes fames sogneuses de la conservation du genre humain remontrent volontiers et requièrent charitablement aus sages fames quand c'est un fils que luy fassent bonne mesure. Car elles pansent que le mambre viril prandra là son patron et qu'il deviendra plus grand, si ce qui pand ancores du nombril est demeuré bien longuet. Quant aux filhes, il ne s'an parle point car si la vedille gouverne ou transmue le conduit qui va à la matrice (lequel répond à la verge de l'homme comme la gaine au couteau) les fames voudraient bien qu'il demeurât court et droit, car il ne s'agrandit que trop ». M. de Rostagny dans son *Traité des erreurs vulgaires de la médecine* explique celle-ci « ... en quoy elles s'abusent, ou pour avoir mal entendu et retenu ce que pourroient avoir remontré autrefois quelque Medecin aux sages femmes, qu'en liant leur vedille, elles ne la doivent pas trop serrer, encor moins la tirer en dehors, car en la liant rasibus du

ventre, la vescie qui en dépend par le moyen d'une attache, en devient plus retirée en dedans et que c'est de là que leur membre en reste plus court, parce que le tuyau commun à l'urine et à la semence dépend du col de leur vescie : Et c'est là la raison qui doit obliger à laisser un peu longue la védille. Il sert au contraire aux filles d'être bien tirée et liée de près, afin que leur matrice tenant à la vescie, en étant retirée, ait son col d'autant plus étroit qu'il est plus allongé. Mais il faut aussi qu'on prenne garde qu'à faute de ne serrer comme il faut le nombril aux enfans, ils n'en meurent ou qu'ils n'en restent toute leur vie valétudinaires, par la perte de leur sang par le même endroit : Et c'est ce qui est arrivé plus d'une fois ». Il recommande plus loin « d'envelopper le reste de leur nombril avec du coton ou dans un petit drapeau bien molet, au lieu de le coucher tout nud sur leur ventre délicat, car autant vaudroit leur appliquer un glaçon que de les laisser ainsi, ce qui leur donne des tranchées, sans que personne s'avise de la véritable cause de leurs pleurs et leurs cris ».

Le fragment ombilical est considéré généralement comme un talisman précieux. La mère dans les Hautes-Vosges, après son accouchement en frotte trois fois les yeux de son enfant pour lui éclaircir la vue ; c'est d'ailleurs bien souvent le seul collyre qu'on utilisera, avec le jus de citron. Dans certaines bourgades de Tourraine : Limeray, Epeigné, etc., pour préserver l'enfant de maladies, et lui donner

bonne santé, un membre de la famille va, aussitôt après la chute du cordon, le cacher sous une pierre dérobée. Dans le Périgord, il est recueilli comme gage de santé et de chance : le garçon l'emportera plus tard avec lui, et autrefois n'allait jamais tirer au sort sans le prendre avec lui, pour avoir un bon numéro ; la fille, à sa nubilité, doit en dénouer le fil de coton, pour trouver un mari. En Franche-Comté, on l'attachait aux vêtements des enfants quand ils allaient à l'école, et cet organe desséché passait pour leur ouvrir l'esprit. Une locution locale : « Elle n'a pas son nombril dans sa poche », se dit d'une personne peu intelligente. En Beauce on recommande de ne jeter le cordon lorsqu'il se détache, ni dans l'eau, ni dans le feu, car l'enfant périrait noyé ou brûlé.

Signalons enfin que la poudre de vedille desséchée, est dans certaines régions administrée aux personnes qu'on veut rendre amoureuses.

Revenons à l'enfant nouveau-né dont cette longue digression à propos du cordon ombilical nous a éloigné.

Dans le Poitou, quand l'enfant vient de naître certaines vieilles femmes, considérées comme un peu sorcières lui soufflent dans les yeux pour qu'il ne soit pas aveugle, dans les oreilles pour qu'il entende clair, et lui passent un doigt dans la bouche pour qu'il ne soit ni muet ni bègue.

Il n'y a que cinquante ans environ, dans le Morvan, la matrone, pour que l'enfant soit plus présen-

table, pétrissait comme une boule de cire la tête souvent trop oblongue ou piriforme à son gré, du nouveau-né. Le nez était-il camard, elle le tirait pour l'allonger. S'il s'agit d'une fille, pour qu'elle devienne plus tard une bonne nourrice on lui exprime le bout du mamelon pour en faire sourdre une goutte de liquide. Ce procédé favorise certainement beaucoup plus la formation immédiate d'un abcès que la lactation future.

Dans les Hautes-Vosges, si l'enfant paraît chétif on le baigne non pas dans de l'eau mais dans du vin, puis, pendant quelques heures on l'enveloppe dans la chemise du père que celui-ci enlève sur-le-champ.

Etroitement emprisonné dans ses maillots, supplice aggravé en Touraine par une sorte d'oreiller enserrant tout le corps et ne laissant libre que la tête, l'enfant est déposé dans son berceau.

A Saint-Cast (Côtes-du-Nord) on recouvre le berceau d'une vareuse de marin, grâce à quoi le nouveau-né n'aura pas de maladies et surtout pas de rhumatismes, fréquents chez les gens de mer. Autrefois, avant d'être déposés dans leur « ber », les enfants mâles étaient couchés dans un panier à poisson, ce qui devait les rendre bons pêcheurs. Cette coutume a disparu, mais on raconte encore à Saint-Cast qu'une pauvre femme n'ayant pour son nouveau-né aucun berceau le mit dans une vieille « magne » à morue; devenu grand, l'enfant fut

marin et nul ne fut plus heureux que lui à la pêche à la morue.

Aux environs de Saint-Malô on place dans le berceau, des coquillages de mer et on prétend que c'est leur vue qui fait choisir à l'enfant le métier de son père ; au Legué, près de Saint-Brieuc, pour obtenir le même résultat, on fait coucher l'enfant sur une herbe marine, la « flèche ».

On croit aussi dans certaines régions de la côte de Bretagne que si l'accouchement se fait pendant que le père est à la pêche, le travail est bien plus long, mais l'enfant sera un vrai marin. Son destin sera encore bien plus brillant s'il naît au moment de la marée de Noël :

A mer montante de Noël
Garçon qui naît devient capitaine.

Par contre, celui qui naîtra ce même jour à marée descendante périra dans un naufrage.

La lune, dont l'influence sur le sexe de l'enfant est admise un peu partout, en a, croit-on quelquefois, une, aussi, sur son avenir. Nés dans la pointe du croissant les enfants deviennent forts et vigoureux et ont la « langue bien pendue » ; au contraire si leur naissance a eu lieu dans le décours ils seront faibles et chétifs ; ils parleront moins mais raisonneront mieux. Ceux qui viennent au monde par une nuit sans lune auront de la peine à vivre mais ils seront intelligents et ont de plus le privilège de voir les esprits et de déjouer leurs sortilèges.

Il est de mauvais présage pour un enfant, dit-on en Beauce, de naître un vendredi, un treize, ou entre onze heures et minuit. Si l'accouchement menace de se faire à cette heure, on supplie la sage femme de faire l'impossible pour le hâter ou plutôt le retarder, car venu au monde à la première heure du jour, le nouveau né sera actif et travailleur. S'il naît un dimanche, il sera chanceux mais peu courageux.

Un préjugé ancien, encore fort répandu, est de considérer comme un présage des plus heureux pour un enfant, le fait de naître avec la tête recouverte des membranes de l'œuf, non ou très tardivement rompues : c'est naître coiffé. Les anciens disaient que la nature, prenant soin que l'enfant ait la tête chaudement recouverte, avait sûrement des vues favorables sur lui et lui réservait un avenir heureux.

Chez les Romains, on achetait fort cher cette coiffe pour participer au bonheur dont elle avait l'emblème, et les avocats en particulier la recherchaient pour réussir dans leurs plaidoyers.

Cette superstition se perpétua chez les chrétiens et Saint Jean Chrysostome prêcha contre elle, et l'on mit même en pénitence des gens chez lesquels on avait trouvé un petit morceau d'amnios. M. de Rostagny au ^{xvii}^e combattait déjà cette croyance : « Cela arrive, dit-il, à ceux qui en sortant ne font pas beaucoup d'efforts, au contraire de ceux qui se tourmentent en venant au monde ; car ils s'en dépouillent (de la membrane appelée chemise) ainsi que les

serpents de leur vieille peau, en passant tout exprès au travers de quelque trou bien étroit ou par quelques broussailles ». Il met ensuite au défi la personne née coiffée et qui n'a, dit-on, rien à craindre. « Hé bien il n'a qu'à s'en aller au siège de quelque place, armé d'une telle cuirasse pour voir ce qu'il en fera, et s'il n'y laissera pas sa peau avec sa chemise et s'il se laisse tomber de cheval tout botté et qu'il se casse les jambes, si les pièces ne se trouveront pas dans ses botes ; ou s'il tombe bien avant dans l'eau sans savoir nager s'il ne boira pas tout son sou. »

Un autre préjugé ancien, moins répandu est de croire que si la mère, au milieu des douleurs de l'accouchement a pu rire ou chanter, son enfant serait joyeux et de bon caractère ; cette croyance est illustrée par un exemple célèbre : André Favyn, historien du temps, nous rapporte que Jeanne d'Albret était enceinte du futur Henry IV lorsqu'elle dut faire un voyage en Béarn pour défendre son héritage. Son père lui dit en ouvrant un coffret et lui montrant son testament : « cette boîte sera tienne et ce qui est dedans, mais afin que tu ne me fasses une pleureuse ou un enfant rechigné, je te promets de te donner tout à la charge qu'en enfantant tu me chanteras une chanson béarnaise ou gasconne. Et si quand tu enfanteras, j'y veux être... » Jeanne d'Albret accoucha en chantant en patois la prière à Notre-Dame du bout du Pont, et l'enfant, par la suite devint le joyeux Vert-Galant.

Par contre, Henri IV lui-même fut moins heureux dans la prophétie qu'il fit lors de la naissance de son fils Louis XIII. Il lui fit boire un peu de vin et lui frotta les lèvres avec de l'ail pour lui faire acquérir l'esprit et la force d'un vrai guerrier ; or, on sait que Louis XIII n'eut aucune des vertus d'un preux.

Dans les jours qui suivent l'accouchement, les sages-femmes et matrones ont l'habitude de couper, avec des ciseaux, le frein de la langue, « le lignou », ceci pour éviter que l'enfant ne bégaye ou n'ait de la difficulté à parler. Un dicton, faisant allusion aux personnes loquaces est fréquemment employé dans le centre : « Celui qui lui a coupé le lignon n'a pas volé ses cinq sous ». C'était le tarif de cette petite opération.

Dans les jours qui suivent sa délivrance, la nouvelle mère, bien souvent se lève et vaque aux soins domestiques. Quelquefois même, elle met un point d'honneur à se lever presque aussitôt sa délivrance terminée et à préparer et servir un repas plantureux aux amis et membres de la famille venus voir l'enfant et féliciter ses parents.

Cependant, les suites de couche se passent dans la majorité des cas le plus heureusement possible, malgré les conditions souvent incroyables de septicité et les manœuvres les plus dangereuses auxquelles on a recours pour l'accouchement, alors que dans les maternités où tous les soins sont pris, les infections ne sont pas rares.

.

La lactation, est, après les couches, le grand souci des nouvelles mères et donne lieu, elle aussi, à des pratiques ayant pour but de la favoriser. Outre les invocations aux fontaines de lait que nous avons déjà mentionnées et que l'on trouve un peu partout, mais surtout en Bretagne, on pend quelquefois au cou de la mère pour lui conserver son lait, un petit sachet de sel. Si malgré cette précaution la sécrétion se tarit, on prétendait, il n'y a pas très longtemps, en Limousin, qu'il suffisait d'aller dans le village, quêter de porte en porte des grains de haricots que l'on servait à la mère et qui, seule, devait en faire son repas. On s'adressait de préférence à des veufs si le nouveau-né était un garçon et à des veuves si c'était une fille.

.

Ajoutons qu'on croyait au Moyen-Age, et cette superstition existe encore dans quelques bourgades tourangelles, que le septième enfant d'une suite ininterrompue de garçons était un peu sorcier et avait entre autres pouvoirs celui de guérir les écrouelles ; c'est un « marcou », allusion à Saint Marcoul, abbé de Nanteuil, mort en 558, et qui avait cette vertu.

Dans les Pyrénées-Orientales, on l'appelle « Saloudadou », mais en plus des écrouelles il guérit la rage et pouvait, disait-on, passer pieds nus sur une barre de fer rougie à blanc sans se brûler.

CONCLUSIONS

Parmi les croyances que nous avons exposées, beaucoup sont puériles, d'autres pittoresques ; elles ne peuvent en aucun cas nuire à la mère ni à l'enfant. Quelques-unes par contre, sont des plus dangereuses, et, véritables superstitions disparaissent progressivement grâce aux efforts conjugués des médecins et des infirmières visiteuses, trop peu nombreuses encore, mais qui sont appelées à rendre les plus grands services ; grâce aussi aux progrès constants que fait l'instruction des masses. Le jour semble proche où les croyances populaires, et d'abord celles concernant la Maternité, auront disparu presque complètement, pour le plus grand bien des familles à venir, mais au désespoir secret de nombreux médecins, heureux de trouver dans leur Art trop souvent pénible un peu de pittoresque fantaisie et de poésie.

Vu : le Président de la thèse,
COUVELAIRE.

Vu : le Doyen,
BALTHAZARD.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.



BIBLIOGRAPHIE

- Ambroise Paré*. — Œuvres.
- Beaudoin*. — Culte stérilaire et accouchements.
- Béranger-Férani*. — Traditions de la Provence.
- Bidault*. — Superstitions médicales du Morvan. Th. Paris, 1899.
- Billon*. — Recherche des causes déterminantes du sexe. Th. Paris, 1903.
- Boismoreau*. — Coutumes médicales et superstitions du Bocage vendéen.
- Brémon*. — Les Préjugés en médecine.
- Brissaud*. — Histoire des expressions populaires.
- Buffon*. — Histoire naturelle.
- Cabanès*. — Comment se soignaient nos pères ; remèdes d'autrefois.
- Comment on se soigne aujourd'hui, remèdes de bonnes femmes.
 - Curiosités de la médecine.
 - Le sixième sens.
 - Quelques préjugés météorologiques.
- Castiglioni*. — Histoire de la médecine.
- Chapiseau*. — Folklore de la Beauce.
- Darmezin*. — Superstitions et remèdes populaires en Touraine Th. Bordeaux, 1905.
- Delaunay*. — La médecine populaire (La Médecine internationale illustrée, 1930).
- Delzangles*. — Folklore cantalien.
- Demangeon*. — De l'imagination considérée dans ses effets directs sur l'homme et sur les animaux et sur le produit de la gestation.
- Des-Cilleuls*. — Coutumes et folklore du Périgord.

- Dubreuil-Chambardel.* — Enseignement des sages-femmes en Touraine.
- Dachâteau.* — De l'influence de la lune sur la parturition.
- Favre.* — Hygiène des populations des campagnes vendéennes.
- Foll.* — Médecine et superstitions populaires en Bretagne. Th. Bordeaux, 1903.
- France (Anatole).* — Le Petit Pierre.
- Fraysse.* — Folklore baugeois.
- Harting* (Gottingen, 1805). — Dissertatio de imaginationis maternelae in foetum efficacia.
- Jouard* (1806). — Des monstruosités et bizarreries de la nature.
- Kaufmann.* — Pratiques et superstitions médicales en Poitou. Thèse Paris, 1905.
- Lallement.* — Folklore de l'Argonne.
- Liégeard.* — Les Saints guérisseurs de la Basse-Bretagne. Th. Paris, 1902.
- Lionel Bourremere.* — Revue des traditions populaires.
- Mauriceau.* — Aphorismes touchant la grossesse, l'accouchement, les maladies et autres dispositions des femmes.
- Métay.* — La médecine empirique.
- Orain.* — Folklore d'Ille-et-Vilaine.
- Oudin.* — Curiosités françaises.
- Perot.* — Folklore bourbonnais.
- Richaud.* — Folklore bas-alpin.
- Richeraud.* — Des erreurs populaires relatives à la médecine.
- Roblot.* — Etude sur l'heure à laquelle accouchent les femmes, suivie de commentaires sur l'influence de la lune. Th. Paris, 1925.
- Rosiagny (de).* — Traité de Primerose sur les erreurs vulgaires de la médecine (1689).
- Sauvé.* — Folklore des Hautes-Vosges.
- Sébillot.* — Folklore de France.
- Folklore des pêcheurs.
 - Revue des Traditions populaires.
- Tierlunch.* — Folklore flamand.
- Vinchon.* — Démonologie et accouchements.
- Witkowsky.* — Les accouchements à la cour.
- Les accouchements chez tous les peuples.
 - Médecine littéraire et anecdotique.

- Anecdotes et curiosités historiques sur les accouchements.
- Drôleries médicales.
- Ysambert.* — Gazette médicale du centre, 1904.
- Bulletins et Mémoires de la Société française de l'Histoire de la médecine.
- Revue des Traditions populaires.

